

— "Mais il vous reste Georges et Edouard !" m'écriai-je.

— "Ils ne remplacent pas Isabelle, répliqua-t-il durement ; encore une fois, je vous le dis, si ma fille eût vécu, elle m'aurait retenu auprès d'elle, et jamais, entendez-le bien, ni Mme de Brogniès, ni une autre femme n'aurait été aimée de moi.

Voula ses paroles, monsieur ; ah ! je ne les ai pas oubliées, elles restent gravées dans mon cœur et dans ma pensée.

Le malheureux, il a toujours voulu que par négligence et imprévoyance j'aie été la cause de la mort de notre pauvre enfant ; et il ne sait pas, il ne se doute pas que cette femme, cette scélérate, à laquelle il a tout sacrifié, a donné de l'or à un bandit pour tuer sa fille !

Et cette femme... il est près d'elle !... et il a pour cette femme des paroles d'amour !...

Oh ! monsieur, dites, dites, n'est-ce pas le comble de l'horreur !

En achevant ces mots, la comtesse retomba sur son siège et, couvrant son visage de ses mains, elle éclata en sanglots.

— C'est épouvantable ! murmura le juge d'instruction ; le comte de Verdraine est un homme affreux, qui ne mérite même pas qu'on ait pitié de lui.

IV

MAUVAISE HEURE

C'était bien à Paris, comme l'avait supposé la comtesse Paule, que le comte de Verdraine était allé retrouver Mme de Brogniès. Celle-ci, en effet, n'était restée que trois semaines à Turin ; elle s'était rendue à Paris et, comme il avait été convenu, elle était descendu au Grand-Hôtel où, sous le nom de Mme la baronne de Noirmont, elle avait loué pour un mois un appartement composé d'un salon et de deux chambres à coucher, l'une pouvant servir de salle à manger.

Elle avait dit :

— J'attends mon mari, le baron de Noirmont, qui fait un voyage dans le Midi de la France.

On ne fut pas étonné quand huit jours après le soi-disant baron de Noirmont arriva ; il était attendu.

Mais les deux amants n'avaient pas l'intention de demeurer plus d'un mois à l'hôtel. Mme de Brogniès voulait être chez elle.

Le comte se mit à la recherche d'une habitation aussi agréable, aussi confortable et aussi belle que pouvait la désirer la femme à laquelle il n'avait rien à refuser, puisque, comme elle avait su lui faire comprendre, elle avait tout sacrifié par amour pour lui.

Il trouva l'habitation tout près des fortifications de la ville sur le boulevard Bineau, dans ce grand et beau quartier, une villa maintenant, qui était encore, il y a trente ans, le parc de l'ancien château de Neuilly, demeure favorite des princes d'Orléans.

C'était un ravissant hôtel, ni trop grand, ni trop petit, construit par un architecte de goût, au milieu d'un carré de trois mille mètres, entouré de murs, ombragé de grands arbres, ayant de beaux massifs verts, touffus, et devant et derrière la maison deux jolies pelouses avec bassins et jets d'eau.

Mme de Brogniès vint visiter la propriété, en fut ravie et le comte la loua pour trois ans.

Il sentait que sa passion devait au moins durer ce temps-là.

Un tapissier du faubourg Saint-Honoré fut chargé de l'aménagement et de la décoration de l'hôtel ; il mit à l'ouvrage un régiment d'ouvriers et en quinze jours l'habitation fut mise en état de recevoir la belle Piémontaise.

Les deux amants s'installèrent chez eux, et le comte, qui croyait n'avoir aucun ménagement à garder, qu'aucune considération n'arrêterait, cessa de se faire appeler de Noirmont et reprit son véritable nom.

Et sans rougir, sans honte et sans pudeur, Mme de Brogniès se faisait appeler Mme la comtesse Léona de Verdraine.

Il est vrai que dans leur entourage nul ne pouvait dire

qu'elle n'était pas l'épouse légitime du comte Maxime de Verdraine.

Avant l'installation, le comte s'était occupé naturellement de monter sa maison. Il n'avait eu qu'à écouter les conseils de son amante, qui était femme à le bien diriger. Il avait pris cinq domestiques ; ce n'était pas exagéré, mais juste suffisant ; une femme de chambre pour madame : un valet de chambre pour monsieur ; une cuisinière, recommandée comme véritable cordon-bleu ; un cocher, ayant servi chez le duc de ***, et un valet de pied.

Un carrossier de renom avait fourni un landau, un coupé, une victoria, et trois chevaux, trois magnifiques bêtes, de pure race anglaise, étaient entrés dans l'écurie de M. le comte.

Léona ne témoignait pas encore le désir que Maxime fût du Jockey-Club et fit courir ; mais elle le pensait un peu.

Il faut bien dépenser son argent, quand on en a.

Le comte ne manquait pas d'argent ; sans avoir besoin de compter sur le produit de ses propriétés immobilières, il pouvait disposer de plus d'un demi-million en bonnes valeurs mobilières, ce qui lui restait en papier de l'héritage de ses grandparents.

Il venait de dépenser une centaine de mille francs et tout avait été payé, argent comptant. On comprend que les divers fournisseurs l'avaient en haute estime et que ses domestiques étaient fiers d'appartenir à un tel maître.

Enfin le comte avait de l'argent, il allait pouvoir mener joyeuse vie, ce qui était loin de déplaire à la belle Léona, affamée de plaisirs, de ces plaisirs qu'on ne trouve pas à Grenoble, exécrable ville de province où le bégueulisme règne en maître, où l'on ne peut faire un pas sans que tout le monde le sache, où, pendant des années, elle avait été comme dans un sépulcre.

Elle adorait le spectacle ; on allait au théâtre presque tous les jours ; du reste, elle avait sa loge à l'Opéra, sa loge au Théâtre-Français.

Le comte s'était vite fait des amis, pris un peu dans tous les mondes. A Paris on a des amis autant qu'on en veut, des amis ou soi-disant tels ; mais on n'y regarde pas de si près.

Maxime était membre de trois cercles où, disons-le, on ne le voyait guère, bien qu'il fût joueur ; mais le jeu, chez lui, n'était qu'une passion secondaire.

Une première représentation, quand il s'agissait surtout d'une pièce à sensation, était pour Léona un fin régal. Pensez donc, elle, l'échappée de province, se trouver au milieu de ce que l'on appelle le Tout-Paris ! Grâce à tel ou tel de ses amis appartenant à la presse, le comte avait très souvent des billets de première. Il ne les achetait pas, mais ils lui coûtaient fort cher, car les obligeants amis, qui savaient que son portefeuille était toujours bourré de billets de banque, ne se gênaient point pour lui emprunter des sommes plus ou moins fortes qu'ils oubliaient de rendre.

Le lecteur se demande sans doute, si le comte Maxime de Verdraine enivré de volupté, emporté par le courant de la vie parisienne, pensait à sa femme et à ses enfants.

Il y pensait, mais si peu...

Il y a des hommes qui peuvent être, sans le sentir, misérables et lâches !

M. de Verdraine était de l'espèce.

Il y a tant de bruit dans Paris qu'il ne pouvait pas entendre les cris de sa conscience.

Mais avait-il encore une conscience ?

On était loin de Grenoble, on ne savait ni ce qui s'y disait ni ce qui s'y passait, et pour elle comme pour lui les jours s'écoulaient vite dans ce nid de verdure du boulevard Bineau ; les plaisirs se suivaient ; à l'enivrement de la veille succédait une autre ivresse.

C'était trop... beau. Cela ne pouvait pas durer.

Un matin le comte reçut une lettre portant le timbre de Grenoble.

Sur l'enveloppe, il reconnut l'écriture de son notaire et sourit. Comme c'était bien le sourire d'un homme heureux !